NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

75 N° 1 1953

Eschatologie et engagement chrétien

Georges DIDIER (s.j.)

p. 3 - 14

https://www.nrt.be/fr/articles/eschatologie-et-engagement-chretien-2484

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Eschatologie et engagement chrétien

« Connais-tu la légende de S. Dmitri?... Il avait rendez-vous dans la steppe avec Dieu lui-même, et il se hâtait lorsqu'il rencontra un paysan dont la voiture était embourbée. Alors S. Dmitri l'aida. La boue était épaisse, la fondrière profonde. Il fallut batailler pendant une heure. Et quand ce fut fini, S. Dmitri courut au rendez-vous. Mais Dieu n'était plus là [1] ».

A travers cet apologue de Kaliayev, c'est à un choix entre tâches humaines et attente de Dieu qu'Albert Camus entend nous acculer. Qui craint de manquer les rendez-vous divins ne peut s'arrêter à secourir les hommes. Aussi la noblesse du révolté lui fera-t-elle « refuser la divinité pour partager les luttes et le destin communs [2] ». Sous la plume d'un des plus lucides critiques du marxisme, c'est le reproche marxiste qui se formule à nouveau. Le citoyen du ciel s'aliène de la cité terrestre. Tout au bonheur qu'il anticipe, il s'exile du labeur et de la révolte, tuant en lui-même la promesse de lendemains qui chantent pour tous ici-bas [3].

Reconnaissons-le. Ce grief de remettre à l'au-delà un mieux-être humain que d'urgentes misères exigent pour aujourd'hui éveille en nous un malaise. Sans doute est-il facile de répondre à Kaliayev que son étrange apologue contredit l'enseignement évangélique tel qu'il s'incarne dans le récit du bon Samaritain [4]. Pour avoir décliné le rendez-vous de la misère humaine, le prêtre et le lévite manquent Dieu aussi. Tel est du reste le sens d'une autre version — qui a toutes les

---

1. A. Camus, *Les Justes*, Acte IV, Paris, 1950, pp. 123-124.
2. A. Camus, *L'homme révolté*, Paris, 1951, p. 377.
3. « La religion, berçant de l'espoir d'une récompense céleste celui qui peine toute sa vie dans la misère, lui enseigne la patience et la résignation... La religion est l'opium du peuple ». N. Lénine, *Novaïa Jizn*, n° 28, décembre 1905; reproduit dans Lénine, *De la religion*, Petite Bibliothèque Lénine, Paris, 1933, p. 4. On connaît le texte de Giono, cité par le P. de Lubac au seuil de *Catholicisme* (Paris, 4e éd., 1947, p. VII) : « Dans sa béatitude, (le chrétien) traverse les batailles une rose à la main. »
4. Luc, X, 29-37.

chances d'être l'authentique — de la légende russe dont s'inspire Camus [5]. Mais ces réponses valables ne suffisent pas à nous rassurer. Je n'en veux pour preuve que le foisonnement de livres et d'articles qu'a fait naître, ces années dernières, le problème de l'engagement chrétien dans les tâches temporelles. Une lecture plus attentive du Nouveau Testament, un contact plus intime avec les générations apostoliques, peut-être aussi l'écho en nous du vigoureux transcendantalisme de Karl Barth nous ont rendus plus sensibles à la grandeur et à l'authenticité chrétienne d'une attitude de dégagement et d'attente.

« Venez, Seigneur Jésus ! » Saint Paul et saint Jean se rencontrent en ce cri d'impatience suppliante [6]. L'un et l'autre le traduisent en consignes d'abstention : « N'aimez pas le monde, ni ce qui est dans le monde. Car tout ce qui est dans le monde est concupiscence... Et le monde passe, et sa concupiscence... Tout entier il gît au pouvoir du Mauvais [7] ». Et saint Paul : « Le temps s'est fait court. Reste donc que ceux qui ont une femme vivent comme s'ils n'en avaient pas; ceux qui pleurent, comme s'ils ne pleuraient pas; ceux qui sont dans la joie, comme s'ils n'étaient pas dans la joie; ceux qui achètent, comme s'ils ne possédaient pas; ceux qui usent de ce monde, comme s'ils n'en usaient pas pleinement. Car elle passe, la figure de ce monde [8] ». « Le monde passe », « la figure de ce monde passe ». Ne dirait-on pas que, pour les deux apôtres, le monde ne fait qu'interposer, entre les réalités divines et nous, un écran tout à la fois opaque et fragile, dont la séduction risque de nous tenir captifs à l'heure même où il va glisser et, comme dit l'Apocalypse, « s'enfuir de devant Sa Face [9] »?

« Venez, Seigneur Jésus ! » Le même appel à la fin du monde retentit dans la liturgie primitive dont la Didachè, entre autres, nous porte l'écho [10]. Et si le Seigneur tarde, le martyr se hâte à sa rencontre : « Laissez-moi être la pâture des bêtes, supplie Ignace d'Antioche; par elles il me sera possible de trouver Dieu... Celui qui veut être à Dieu, ne le livrez pas au monde... Mon désir terrestre a été cruci-

5. S. Nicolas et S. Cassien rencontrent tous deux le charretier. Craignant de ternir la blancheur de sa chlamyde, S. Cassien poursuit son chemin, tandis que S. Nicolas plonge dans la boue. S. Pierre promulguera la sanction divine : « Toi, S. Nicolas, pour ne pas avoir eu peur de te salir en tirant de peine ton prochain, tu seras fêté dorénavant deux fois chaque année, et tu seras considéré comme le plus grand saint, après moi, par tous les paysans de la Sainte Russie. Et toi, S. Cassien, contente-toi d'avoir une chlamyde immaculée : tu n'auras ta fête que les années bissextiles — une fois tous les quatre ans. » (V. Soloviev, *La Russie et l'Eglise universelle*, 5e éd., Paris, 1922, pp. 1 et 2).

6. *I Cor.*, XVI, 22; *Apoc.*, XXII, 20.

7. I Jo., II, 15, 17 et V, 19.

8. *I Cor.*, VII, 29-31 (trad. E. Osty, éd. Siloë).

9. *Apoc.*, XX, 11.

10. *Didachè*, X, éd. F. X. Funk, *Patres Apostolici*, t. I, Tubingue, 1901, p. 24; cfr *Const. Apost.*, VII, 26, 5, éd. F. X. Funk, *Didascalia et Constitutiones Apostolorum*, t. I, Tubingue, 1905, p. 414.

fié, et il n'y a plus en moi de feu pour aimer la matière, mais une eau vive qui murmure au-dedans de moi : Viens vers le Père [11] ». Un peu plus tard, quand le martyre se fera trop improbable, les fervents fuiront au désert pour y trouver du moins, dans l'attente de Dieu, une absence du monde.

On comprend qu'à la lumière de cette tradition des chrétiens d'aujourd'hui réagissent avec quelque violence contre ce qu'ils appellent le constantinisme [12]. Seize siècles ont révélé tout ce que devait entraîner d'impuretés le geste de l'empereur qui installa dans le monde une Eglise faite pour témoigner contre le monde. Or ceux qui rêvent aujourd'hui de bâtir une cité chrétienne ne cèdent-ils pas à l'illusion de Constantin? N'a-t-on pas cru voir, sous la plume de tel exégète, renaître le vieux mythe du « millénaire », terrestre et durable triomphe, avant la fin des temps, de l'idéal évangélique [13]? La fin des temps elle-même n'apparaît-elle pas, aux yeux de certains, comme l'apothéose où s'achève quasiment sans rupture la longue ascension de la matière vers la vie et la spiritualité [14]?

Contre cet optimisme, la réaction de Karl Barth n'a pas craint de se faire brutale. Aussi bien s'inscrivait-elle dans la logique du protestantisme. Pour qu'éclate la gratuité du salut, il faut que rien d'humain n'y prépare. Ce que Luther disait du destin de chaque élu vaut de l'histoire collective. Aucune réalisation terrestre, même opérée par les chrétiens sous la conduite de l'Esprit, ne saurait contribuer à l'édification d'un royaume qui demeure l'imprévisible don de Dieu. Paradoxalement du reste, le fidèle sera renvoyé à des tâches profanes. Dans l'attente de l'événement vertical par lequel Dieu prendra possession de toutes choses, il jouera le jeu des activités temporelles, et cela « d'autant mieux qu'il le prendra moins au sérieux [15] ».

---

11. S. Ignace, *ad Romanos*, IV à VII (cette traduction modifie légèrement celle du R. P. Camelot, parue dans la collection « Les Sources chrétiennes », Paris, 1945).

12. Par exemple *Dieu Vivant*, cahier II, p. 7 (*Liminaire*).

13. Il va sans dire que l'éminent exégète, insistant sur le caractère spirituel d'un triomphe qui demeurera toujours objet de foi, ne retombe en aucune façon dans l'hérésie millénariste, même sous la forme mitigée qui a fait l'objet d'une récente condamnation (*A.A.S.*, XXXVI, 1944, p. 212. Cfr *Nouv. Rev. Théol.*, 1947, pp. 847-849). Sur sa position et sa controverse avec le P. Huby, cfr H. M. Féret, l'*Apocalypse de S. Jean, vision chrétienne de l'Histoire*, Paris, Corréa, 1943, pp. 297-306; J. Huby, *Apocalypse et Histoire*, dans *Construire*, XV, 1944, pp. 80-100; H. M. Féret, *Apocalypse, Histoire et eschatologie chrétienne*, dans *Dieu Vivant*, II, pp. 117-154; J. Huby, *Autour de l'Apocalypse*, dans *Dieu Vivant*, V, pp. 119-130; H. M. Féret, *Millénarisme*, dans *Masses ouvrières*, IX (fév. 1946) pp. 54-58.

14. Nous ne donnerons ici aucun nom, car nous ne pensons pas à une doctrine déterminée — dès qu'elle se formule une telle doctrine se nuance de précisions qu'il y aurait injustice à méconnaître — mais à une vision du monde spontanée chez certains esprits.

15. Cfr L. Malevez, *La vision chrétienne de l'histoire. I : dans la théologie de K. Barth*, dans *Nouv. Rev. Théol.*, 1949, pp. 113-134, spécialement p. 127.

A l'intérieur de l'orthodoxie catholique plusieurs théologiens élèvent une protestation plus nuancée, mais non moins vigoureuse, contre le gaspillage des énergies chrétiennes qui s'emploieraient à l'aménagement d'un monde destiné à périr. Non content d'avoir jeté un cri d'alarme dans un brillant article [16], le Père Bouyer orchestre, dans son récent *Newman,* tout ce que le grand converti a pu dire de la précarité de ce monde, de l'urgence de se réserver pour l'autre. « Jusqu'à son dernier souffle » le cardinal demeurera fidèle à l'intuition des Tractariens qui « sans condamner absolument les pouvoirs établis, sans frapper d'une réprobation sans nuances les réalisations de l'humanité moderne... sont convaincus que ces pouvoirs, *volens nolens,* font le jeu de Satan, que ces *accomplishments* sont un piège où l'esprit d'orgueil s'apprête à faire trébucher l'homme dont la foi faiblit. Ils sont donc pénétrés du sentiment que ce monde est un monde en attente, dont la dissolution peut être soudaine, que le Christ, d'un moment à l'autre, peut venir visiter, juger et condamner. Tout objet de l'effort humain leur paraît donc futile qui ne revient pas à se compromettre pour le Christ, contre le monde [17] ».

On ne saurait nier que cette dernière phrase rejoint toute une tradition spirituelle qui culmine dans l'*Imitation de Jésus-Christ.* Qui oserait la taxer d'erreur? Mais alors, la logique de ce verdict ne conduira-t-elle pas, malgré toutes les nuances dont les théologiens eschatologistes entourent leur pensée, à dénoncer comme vain tout travail sur les institutions, tout effort pour humaniser le monde? « On ne tiendrait pas tant à convertir le monde, écrit durement le P. Bouyer, si... on n'avait pas commencé par aimer le monde et tout ce qui s'y trouve [18] » — c'est-à-dire par trahir l'esprit chrétien défini par saint Jean [19]. Pas plus que le Christ n'a prié pour le monde, l'apôtre ne rêvera de christianiser le monde, mais seulement de regrouper et de préparer au témoignage les enfants de Dieu dispersés...

Bien des réponses ont été faites à Karl Barth et au P. Bouyer. Un article récent du P. Malevez en a présenté un bilan partiel mais suggestif [20]. Les pages qui suivent en recouperont nécessairement quelques-unes. Mais elles ne seront pas tout à fait inutiles si elles parviennent à lier plus fortement des idées même communes.

« *La charité demeure* ».

Rappelons tout d'abord un point du dogme sur lequel l'accord se fera sans peine entre tous ceux qui admettent le réalisme de la justifi-

16. L. Bouyer, *Christianisme et eschatologie,* dans *La Vie Intellectuelle,* oct. 1948, pp. 6-38.
17. L. Bouyer, *Newman, sa vie, sa spiritualité,* Paris, éd. du Cerf, 1952, p. 236.
18. L. Bouyer, *art. cit.,* p. 34.
19. I Jo., II, 15.
20. L. Malevez, *Deux théologies catholiques de l'histoire,* dans *Bijdragen,* 1949, pp. 225-240.

cation [21]. S'il est hors de doute qu'on ne passe pas sans rupture de la vie naturelle à la vie surnaturelle, cette rupture se situe au baptême et non pas à la mort. Sans doute le justifié n'est-il en possession que des arrhes de l'héritage. Son corps devra subir une transformation. Sa condition terrestre demeure une attente. Il ne voit Dieu qu'en énigme, dans un miroir, et quand se révélera pour lui la Face du Christ, sa propre transfiguration lui fera dépouiller, armes désormais inutiles, l'espérance et la foi. Mais la charité demeure, et sous la métamorphose du corps, sous l'illumination de tout l'être, sauvegarde une continuité. Mystiquement mort et ressuscité au baptême, je suis sûr que la mort physique ne peut plus me séparer de l'amour du Christ. Eternellement ma participation à la gloire ne fera que traduire en lumière ma participation terrestre à la charité. Ma vie est cachée en Dieu; elle n'en a pas moins commencé, et ce n'est pas une création — je suis déjà une créature nouvelle — mais la tombée d'un voile qui la fera paraître [22]. En attendant, elle croît sans cesse par la prière, la souffrance, et l'exercice même de l'amour fraternel.

Mais cet amour fait plus que mériter et par là dilater la vie en chacun des fidèles. Il établit entre eux des liens, des échanges vitaux. De telle sorte que c'est le corps entier qui croît jusqu'à la plénitude, ce corps qui tout à la fois s'édifie sur la terre et déjà siège dans les cieux [23]. Tout ce qui contribue à construire ce corps s'inscrit donc dans l'éternel, non pas seulement comme un mérite, un titre à la gloire, mais comme une réalisation en elle-même impérissable. La charité demeure. Tout amour authentique, tout lien social tissé de charité survivra donc à la parousie. La Jérusalem céleste ne sera rien d'autre que la communion des saints devenue consciente. Elle descendra du ciel [24], parce qu'au ciel se regroupent tous les morts dans le Christ, et qu'au ciel vivent déjà mystiquement les ressuscités du baptême [25]. Mais c'est sur terre qu'aura été scellé le lien d'amour qui lui donne sa consistance. La cité béatifique ne se substitue pas à la cité fraternelle que la charité ébauche invisiblement ici-bas. Elle la totalise dans la lumière.

Dès lors le problème n'est pas de définir le rapport entre l'univers

21. C'est-à-dire non seulement les catholiques, mais ceux d'entre les protestants qui acceptent de reconnaître, avec le Pasteur Maury, que sur ce point le réalisme catholique reste « fidèle à l'inspiration biblique ». (*Protestantisme français* (ouvrage collectif), Paris, Plon, 1945, p. 419).

22. Il eût été fastidieux de hacher ce paragraphe de renvoi à des textes que tout lecteur familier de S. Paul aura reconnu au passage. Ces derniers mots toutefois appellent une référence précise, à cause de la convergence de S. Paul (*Col.*, III, 3-4) et de S. Jean (I Jo., III, 2) qui emploient tous deux le même verbe : φανεροῦν, manifester, dévoiler une réalité antérieurement existante.

23. Cfr *Eph.*, IV, 12-16; II, 6.

24. *Apoc.*, XXI, 2. Les théologiens de tendance eschatologique insistent volontiers sur cette transcendance de la Jérusalem céleste par rapport à toute réalisation terrestre.

25. *Col.*, III, 1-4; *Eph.*, II, 6.

qui suivra la parousie et celui qui la précède, mais, à l'intérieur de ce dernier, qui est le nôtre, le rapport entre les tâches dites profanes et la multiplication, l'extension, le resserrement des liens de charité. Oui ou non le souci de faire reculer la faim, la guerre, la souffrance, la mort — c'est-à-dire, concrètement, aujourd'hui, l'exploitation du monde, sa planification, son organisation pacifique, la recherche médicale, d'un mot les tâches économiques, sociales, politiques, scientifiques — oui ou non ce souci doit-il apparaître comme étranger ne disons plus à l'attente de l'autre monde, mais à l'épanouissement de la charité en celui-ci?

« *Tout contribue au bien* ».

Un regard sur le Christ suffit à donner une réponse de principe. Les nuances viendront après, mais comment nier que le Promoteur du Royaume de Dieu ait lutté contre les maux physiques? Ses miracles rassasient les foules, guérissent les souffrants, consolent les endeuillés. Ses consignes aux disciples leur font un devoir de poursuivre dans la même ligne. A tous, il est demandé de subvenir aux besoins du pauvre, de soulager toute forme de détresse. Jésus sait bien à quels malentendus parfois tragiques donnera lieu cette attitude. Mais tout comme la souffrance lui paraît liée au règne de Satan, la victoire qu'il remporte sur elle annonce et ébauche le royaume de Dieu [26].

En donnant aux siens le commandement de concrétiser leur amour en mutuel service [27], Jésus leur ouvre la possibilité de faire croître cet amour. Si la communauté primitive ne forme qu'un cœur et qu'une âme, c'est parce que chacun met ses biens à la disposition de tous [28]. On peut discuter la valeur économique du système. Il nous suffit qu'il manifeste la conviction des disciples immédiats du Christ : une certaine structure temporelle permet l'épanouissement de la charité. Saint Paul le comprendra à son tour. Pour lui, la collecte en faveur des Saints de Jérusalem n'est pas seulement une habileté pour se concilier les judaïsants. C'est un moyen, en établissant une certaine « égalité [29] », de sceller l'unité de l'Eglise, de faire abonder, en même temps que l'action de grâces envers Dieu, l'estime mutuelle, la reconnaissance, la tendresse [30]. On comprend dès lors qu'un des buts assignés au travail soit de gagner de quoi donner aux besogneux [31].

---

26. Ici encore seule cette dernière phrase appelle une référence : sur le rapport entre souffrance et pouvoir satanique, cfr la guérison de la femme que Satan tenait courbée depuis dix-huit ans (Lc, XIII, 16) et tous les textes qui lient maladie et possession (v.g. Mc, IX, 14-29). — Sur la liaison entre la venue du Royaume et la délivrance des maux physiques, cfr la réponse aux messagers de Jean-Baptiste (Mt., XI, 4-5; Lc, VII, 21-22).

27. Mt., XX, 26; Mc, X, 43; Lc, XXII, 26; Jo., XIII, 14. Cfr aussi Mt., XXV, 31-46.

28. *Act.*, IV, 32-37. Cfr II, 44-46.

29. *II Cor.*, VIII, 14.

30. *II Cor.*, IX, 12-14.

31. *Eph.*, IV, 28.

Ce principe une fois admis, qui ne voit que la logique de la charité engagera le chrétien dans toutes les tâches temporelles? Car le développement des sciences sociales et économiques nous a appris que l'aumône représente une forme rudimentaire d'aide aux malheureux. Sans la suppléer jamais totalement, l'équipement d'une région, l'ouverture de nouveaux marchés, une politique d'émigration agiront sur une bien plus vaste échelle, et sans mettre en danger la dignité humaine. Il suffira que ces entreprises visent en dernier ressort non pas à faire croître une prospérité abstraite, mais une équitable répartition des biens qui permette aux hommes de bonne volonté de déposer toute jalousie, toute haine, de vivre en frères sous le regard de Dieu [32].

D'autres domaines appelleraient des transpositions parallèles de l'enseignement évangélique. Dans sa lutte contre la maladie, le Christ avait usé de moyens surnaturels. Mais le Bon Samaritain, donné en exemple de charité agissante, verse sur les plaies du blessé les remèdes alors reçus : *l'huile et le vin* [33]. *Ne sera-t-il pas fidèle à cet humble exemple*, le chercheur qui fera converger le labeur d'une vie entière vers la découverte d'un antibiotique ou d'un vaccin?

D'une façon générale, ne peut-on pas dire que tout effort qui se soldera par un meilleur service volontaire d'homme à hommes tendra, de soi, à resserrer entre les hommes les liens de la charité? Non seulement parce que, selon la doctrine de saint Thomas souvent reprise dans les encycliques [34], l'exercice de la vertu requiert un minimum de *standing* humain. Mais aussi parce que, de lui-même, le service exprime l'amour, et par là crée un rapport, appelle une réciprocité. Nulle tâche ne sera donc profane qui se voudra comme un service : agriculture, industrie, commerce, science, art, politique même [35]. Car il n'est rien au monde dont l'usage ne puisse être légitime, rien qui ne puisse aider les hommes à aimer leur Père et à vivre leur fraternité. Tout comme les offrandes de Corinthe et de Philippes aux pauvres de Jérusalem fondaient Grecs et Juifs en une seule chrétienté [36], la prospection d'une nouvelle mine, l'irrigation d'anciennes friches, l'abaissement d'une frontière, la publication d'un chef-d'œuvre peuvent, en multipliant les échanges de services et les occasions de rencontre, aider les hommes à édifier le corps du Christ. A travers toutes

32. Cfr par exemple la magistrale leçon du P. Sommet à la Semaine Sociale de France 1952 (J. Sommet, *Le droit de propriété face à la misère*, dans la *Revue de l'Action Populaire*, août-oct. 1952, pp. 498-515).

33. Luc, X, 34.

34. L'encyclique *Rerum Novarum* cite par exemple le *De Rege et Regno* (I, 15) : « corporalium bonorum sufficientia, quorum usus est necessarius ad actum virtutis » (S. Thomas, *Opera Omnia*, éd. Vives, Paris, 1875, t. XXVII, p. 356, — *Actes de Léon XIII*, éd. Bonne Presse, t. III, s.d., p. 46).

35. Ce que Jésus reproche aux princes est de concevoir leur dignité comme un privilège de domination. Mais il admet l'ambition d'être le plus grand si elle se traduit par un plus profond service (Mt., XX, 25-27; Mc, X, 42-44).

36. *II Cor.*, IX, 13.

choses, Dieu collabore au bien de ceux qui l'aiment [37]. « Tout vous appartient, et vous au Christ, et le Christ à Dieu [38] ».

Présence du péché.

Et pourtant c'est un fait que sur ce monde si merveilleusement capable de faire jaillir la charité, règne Satan. Un fait que le Christ affirme, parlant du « Prince de ce monde », omettant de prier pour le monde [39]. Sans doute a-t-on justement remarqué que l'ambiguïté du mot « monde » empêchait de tirer des conclusions trop pessimistes du langage de Jésus [40]. Mais ce n'est pas sans dessein que Jésus a choisi précisément ce mot ambigu. Il a voulu non pas certes nier la bonté foncière de l'œuvre du Père, mais dénoncer l'intrusion, au cœur de cette œuvre, d'une puissance de péché qui en fausse l'harmonie. Saint Jean et saint Paul feront tous deux écho à cette insistance du Christ : « Le monde entier gît au pouvoir du Mauvais » ; « Ce n'est pas contre la chair et le sang que nous avons à lutter, mais contre... les souverains de ce monde de ténèbres [41] ».

Le réalisme spirituel doit accepter comme un donné de tels avertissements. Le Père Bouyer frappe juste quand il nous accuse de ne pas prendre au sérieux le péché, d'y voir la seule erreur ou faiblesse d'une volonté par ailleurs excellente, alors qu'il constitue parfois un net, conscient et irrévocable refus de Dieu [42]. Mais à supposer même que nul homme vivant ne veuille positivement le mal, une volonté lucidement perverse fraie la route de la haine (aboutissement éternel de tout péché) à travers nos égoïsmes, nos lâchetés, jusqu'à nos maladresses. Entre hommes de bonne volonté — entre chrétiens passionnément épris du même Christ [43] — ne voyons-nous pas se glisser souvent, par une sorte de fatalité, de douloureux et parfois catastrophiques malentendus? Comment s'étonner alors que l'effort humain au service des tâches temporelles en vienne à gauchir ou à s'enliser dans la matière, au lieu de déboucher sur le Royaume de Dieu? La science qui devait fournir à chaque homme de quoi mener une vie humaine en vient à le précipiter dans une mort inhumaine. Et si, entre deux batailles, elle ménage à des privilégiés un répit de confort, pour beaucoup ce confort est un piège où succombe, sous le poids de l'abondance, ce qu'il y avait de meilleur en eux. Même l'esprit, récla-

37. *Rom.*, VIII, 28.
38. *I Cor.*, III, 22-23.
39. Jo., XII, 31; XIV, 30; XVI, 11; XVII, 9.
40. Th. G. Chifflot, *De l'eschatologie considérée comme un des beaux arts*, dans *La Vie Intellectuelle*, oct. 1948, pp. 39-52, surtout pp. 48-50.
41. I Jo., V, 19; *Eph.*, VI, 12 (trad. E. Osty). Pour ce dernier texte, la traduction littérale donnerait : les puissances-du-monde de ces ténèbres.
42. Cfr la satire vigoureuse — encore qu'un peu injuste, comme toute satire — du P. Bouyer, *art. cit.*, pp. 19 et 28.
43. Entre théologiens...

mant pour ses œuvres, selon le mot de Gide, la complicité du démon, ne tourne plus à aimer, mais à se complaire en soi et à opacifier, fût-ce en la colorant de splendeur, la transparence des choses.

Dès lors, le monde n'oppose plus à la charité en travail le seul poids de son inertie. Il hait le Christ, il hait les disciples du Christ, d'une haîne tantôt sourde et tantôt violente, mais si constante qu'elle constitue pour le chrétien comme un critère de sa propre fidélité : « Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui serait sien. Mais parce que vous n'êtes pas du monde, et qu'en vous choisissant je vous ai retirés du monde, à cause de cela le monde vous hait [44] ».

Certes, ce « monde » qui fait obstacle à l'édification du corps du Christ, ce n'est ni le monde matériel, impatient de sa délivrance [45], ni la totalité des hommes qui le peuplent. Mais c'est un esprit assez subtil pour manœuvrer des volontés qui, peut-être, se voudraient bonnes, assez puissant pour refouler toujours dans l'invisible la réalisation terrestre du royaume de Dieu. Sans qu'il soit besoin d'interpréter chaque symbole, une simple lecture de l'Apocalypse fournit l'écrasante révélation de cette puissance démoniaque.

Faudra-t-il tirer de cette évidence une leçon de découragement? Faudra-t-il, revenant sur nos pas, refuser notre collaboration à des tâches profanes qu'un plus fort que nous réussit toujours à faire dévier du but idéal d'abord entrevu? Si la science, par une fatalité dont l'expérience s'inscrit dans l'histoire, finit toujours par fournir des armes à la haine, si la production accrue exaspère l'égoïsme de quelques-uns, si la généralisation du confort, dans les groupes privilégiés, nourrit un matérialisme pratique, si chez ceux-là mêmes qui au départ ne voulaient que servir, le goût humain d'agir finit par supplanter l'angoisse désintéressée du Royaume, ne vaut-il pas mieux se croiser les bras que de collaborer, de fait, à ces maux, en visant d'irréalisables biens? On en revient nécessairement à la position des Tractariens : Futile — et peut-être néfaste — tout effort humain qui ne tend pas uniquement à se compromettre pour le Christ, contre le monde.

Le risque et la Croix.

L'intransigeance d'un tel refus du monde peut séduire. Mais elle méconnaîtrait d'abord une des lois les plus constantes de l'action divine : l'acceptation du risque. Dans le monde des libertés créées, il n'est pas de bien que n'accompagne, comme son ombre, le danger d'un mal. La seule assurance totale contre le mal serait donc l'inaction. Que Dieu ne crée pas, que la créature se retienne d'agir, et le mal demeurera absent du monde — le bien aussi du reste. Mais Dieu crée,

44. Jo., XV, 19 (trad. E. Osty).
45. *Rom.*, VIII, 20-22.

parce qu'Il veut le bien, même si en fait le mal arrive. Mystère du risque accepté, d'autant plus déconcertant pour nous que Dieu n'ignore pas les choix mauvais qui surviendront (Et le fondement de notre optimisme gît précisément en ce que Dieu, sachant tout le mal, a jugé qu'il valait la peine de le permettre). Dieu risque en créant les anges. Dieu risque en créant les hommes. Dieu risque en les appelant à devenir ses fils. Au peuple choisi, chaque envoi de prophète comporte un risque : l'avertissement ne fera qu'endurcir les cœurs [46]. Le Christ aussi a conscience, en parlant, de créer pour ses auditeurs un risque tragique : « Si je n'étais pas venu et si je ne leur avais pas parlé, ils n'auraient point de péché ; mais maintenant ils n'ont pas d'excuse [47] ». Tout missionnaire qui porte l'évangile à un peuple nouveau devient à son tour « odeur de vie » pour qui l'accueille, « odeur de mort » pour qui se ferme à lui [48]. Mais le risque du refus ne le dispense pas d'offrir la grâce : Malheur à lui s'il n'évangélise [49].

Le risque de voir son action temporelle frustrée, par malice ou lourdeur, de l'achèvement spirituel vers lequel elle tend ne doit donc pas plus détourner le chrétien de cette action que la perspective de donner prétexte à un messianisme charnel ne détourna le Christ de nourrir la foule [50]. Aussi bien un plus fort que Satan agit dans le monde, et si l'économie du salut réserve au dernier jour la victoire totale, une avance demeure toujours possible sur des fronts limités. La même science que tente de confisquer la guerre se prête à des œuvres de paix. La prospérité collective d'un peuple peut l'aider à dépasser la lutte de classes. Qu'on ne dise pas : Paix fragile, harmonie sociale restreinte à une nation ! Si quelques hommes, à la faveur d'une heure de trêve, ont réussi à se mieux aimer, quelque chose d'éternel s'est réalisé sur la terre. Le monde peut en effacer la trace. Cela reste inscrit en Dieu, accroissement désormais impérissable de la stature du Christ. Humble accomplissement ? Mais peut-être ceux qui dédaignent d'aider le monde à réaliser l'humble bien dont il est capable marquent-ils par là que c'est eux qui en attendaient trop... Saint Paul, qui faisait prier pour la paix [51], eût-il jugé futile l'effort d'un homme d'Etat pour la prolonger un peu ? Non certes, sous peine d'encourir le cinglant reproche de S. Jacques à ceux qui croient qu'un souhait platonique dispense d'agir [52].

Mais si décidément l'effort qu'il a risqué aboutit, par le jeu du démon, des libertés perverses, de sa propre lourdeur, à faire abonder le péché, le chrétien sait que peut, que va surabonder la grâce [53]. Car

46. Isaïe, VI, 9-10 ; Ezéchiel, II, 7 et III, 7.
47. Jo., XV, 22 (trad. E. Osty).
48. *II Cor.*, II, 16.
49. *I Cor.*, IX, 16.
50. Jo., VI, 15 et 26.
51. *I Tim.*, II, 2.
52. Jac., II, 15-16.
53. *Rom.*, V, 20.

le monde pécheur, se retournant contre lui, le clouera à la croix. Et de toute croix du Christ le sang de la victime rejaillit en baptême pour les bourreaux. Si, plus simplement, l'univers matérialisé se contente de rendre plus difficile la condition chrétienne, par là même il fournira l'occasion d'un plus haut témoignage. Sans doute creusera-t-il la pente où glisseront les faibles. Mais il acculera les saints au surcroît d'héroïsme qui mérite le salut des faibles. Il les délivrera des succès où s'endort l'inquiétude. De leur angoisse en face de son péché, il fera jaillir vers Dieu un de ces actes de totale confiance, de pur amour, dont S. Jean de la Croix dit qu'ils l'emportent en utilité pour l'Eglise sur toutes les œuvres extérieures — encore qu'ils consistent parfois à oser de telles œuvres. D'un mot les chrétiens, purifiés par l'échec de toute confiance en leurs propres forces, revivront l'expérience de saint Paul, « pressés de toutes parts, mais non pas écrasés; ne sachant qu'espérer, mais non désespérés; persécutés, mais non abandonnés; abattus, mais non anéantis [54] ». Ils seront alors à la face du monde, en même temps que le vivant reproche de l'Esprit, le signe de Sa puissance éclatant dans leur faiblesse. Et par le rayonnement de leur vie, par la fécondité de leur mort ils atteindront au but qu'a manqué leur œuvre temporelle. Tout comme ceux qui tuaient le Christ se donnèrent, par leur crime même, une rançon pour leur crime, le monde qui refuse de s'ouvrir à la charité aiguise chez les chrétiens, paradoxalement, une charité plus pénétrante encore.

Sans doute, diront les théologiens eschatologistes, mais était-il nécessaire pour cela de tenter cet effort d'insertion temporelle? Si en définitive le salut naît du sacrifice, pourquoi ce détour avant d'en venir au principal?

On pourrait répondre en parlant de respect pour l'ordre de la Providence. Mais il faut, pour atteindre au cœur du problème, oser un nouveau paradoxe : En un sens seul l'engagement donne son prix au sacrifice. Jésus savait que finalement c'est par la Croix qu'Il sauverait le monde, et par l'échec provisoire de son effort humain. Il n'en a pas moins engagé toute son intelligence, toute sa passion dans cet effort pour convaincre les foules, former les apôtres. La mort n'avait de sens et de valeur — l'agonie au jardin le montre assez — que si elle était acceptée, voulue à l'encontre de l'élan de toute la vie. Plus cet élan serait total, et plus en se brisant sur la croix il exhalerait d'amour. Aussi bien, après coup, se révélerait-il efficace en son ordre : sauvés au Calvaire, nous n'en vivons pas moins de cette prédication du Christ qui, si elle eût réussi à convaincre, eût rendu le Calvaire impossible...

Le chrétien vivra donc le paradoxe de s'engager passionnément dans toute tâche qui, même temporelle, tend à réaliser sur terre quel-

54. *II Cor.*, IV, 8-9.

que chose du royaume de Dieu — tout en sachant sa réalisation totale impossible, et problématique un succès partiel. Il s'engagera, parce que la plus humble, la plus éphémère réussite de vraie fraternité humaine — obtenue au terme d'un effort scientifique, économique, culturel, social — s'inscrit dans l'éternel : *is a joy for ever*. Il s'engagera sans scrupule, précisément parce que la précarité des résultats le gardera de s'y complaire (mais il devrait user d'ascèse dans la mesure même où le séduiraient l'assurance de réussir, l'illusion d'être comblé). Il s'engagera sans tristesse, parce que l'échec qui le menace ne fera que substituer à l'efficacité de l'action la fécondité plus grande du sacrifice — si du moins, travaillant de toutes ses forces à réussir, il ne s'est incliné qu'au terme de la lutte, devant la croix certaine.

Ce n'est donc pas dans la stérile attente que Paul reprochait aux Thessaloniciens [55], mais tout à la fois dans l'engagement du service et la disponibilité à l'appel que viendra le combler le retour de son maître. L'oreille tendue à tout bruit sur la route, le cœur battant quand se rapprochent les pas, il n'en travaille pas moins à parfaire sa tâche, non pas éveillé seulement, dit l'évangile, mais « agissant [56] ».

Lyon-Fourvière. Georges DIDIER, S. J.

---

55. *I Thess.*, V, 14; *II Thess.*, III, 6-13.

56. Mt., XXIV, 4; Lc, XII, 43. On remarquera que l'attitude ici décrite coïncide avec celle évoquée par S. Paul dans le texte cité plus haut (*I Cor.*, VII, 29-31) : cette impatience de l'amour au cœur même de l'engagement ne réalise-t-elle pas l'idéal « d'user du monde comme n'en usant pas » ?

Qu'il me soit permis en terminant d'évoquer la claire mémoire du P. Pierre Lyonnet, cet amant de la pauvreté, cet ennemi de toute installation, possédé, comme il l'avouait, par « l'envie de Paradis », et qui n'en voulait pas moins que les chrétiens « organisent les institutions terrestres; non point pour bien installer leurs frères ici-bas, mais pour les mettre dans les dispositions de fraternité telles qu'ils découvrent, par l'esprit fraternel, l'esprit filial et le Dieu d'amour. » (P. Lyonnet, S. J., *Ecrits Spirituels*, Paris, éd. de l'Epi, 1951, p. 150; cfr aussi p. 13 et toute l'admirable « Introduction », œuvre d'un ami fervent et discret).